**DS - Sujet type Centrale – 14/10/2022**

*1/ Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.*

Le mouvement de la vie humaine est une *praxis* en ce sens précis que c’est à l’homme lui-même qu’il revient de *faire* son existence : elle est pour lui une tâche à appréhender et à accomplir. De façon permanente, il a à *faire avancer* sa vie alors que, par exemple, l’existence de l’animal est simple et consiste à *laisser advenir* même quand il « fait » quelque chose, construit son nid, repousse un agresseur, cherche sa nourriture. […] Devant son existence, l’animal n’est pas confronté à une tâche qu’il aurait à accomplir par son être. L’homme, en revanche, se trouve toujours vis-à-vis de lui-même et de son univers, confronté à une situation qui n’est pas, dès l’abord, immédiatement, sienne. Ne pouvant, ainsi, laisser advenir son existence, il doit s’approprier toute situation en recourant à sa propre « médiation ». Ce processus de médiation est appelé *production et reproduction* (expression délestée depuis Marx de son sens ontologique originel et restreinte à la sphère économique). Production et reproduction ne visent nullement le seul mouvement de l’ « existence matérielle » au sein de la pratique économique, mais la façon dont est assumée et produite l’existence humaine comme un tout : appropriation, dépassement, transformation, promotion de l’existence dans toutes ses sphères — la situation donnée du « monde » qui est notre vis-à-vis immédiat, comme de notre existence même au sein de cette situation —, mouvement de progression et de production permanentes de l’existence et de son univers (sous son aspect « matériel » comme sous son aspect « vital » ou « spirituel »). Cette pratique est, chez l’homme, essentiellement une pratique consciente, visant sciemment son « but » — cette production permanente s’y conformant et s’y mesurant —, une pratique orientée par rapport à des fins.

C’est cette pratique médiatrice et consciente, cette production et reproduction permanente de l’existence humaine (par opposition au laisser-advenir immédiat de l’existence animale, par exemple) qui est la base du *travail*. […]

Ici, nous touchons déjà à un point où s’ébauche la réinterprétation du concept de travail, sa réduction au domaine économique. Pourquoi, en effet, dira-t-on, le déroulement de l’existence humaine est-il essentiellement « médiation », production et reproduction, pourquoi lui est-il, par essence, interdit de se laisser advenir dans un contexte immédiat ? Considérons la situation pour ainsi dire « naturelle » de l’homme dans le monde. L’existence humaine se réalise dans le travail, parce que le monde, tel que l’homme le trouve dans chacune de ses situations, ne peut jamais satisfaire ses « besoins », si bien qu’il lui faut constamment prendre des dispositions qui lui permettent d’y vivre (vêtements, nourriture, logement, outils, etc.).

Ce « dénuement » originel de l’homme fait du « besoin » le moteur de sa pratique. Le but premier et nécessaire de celle-ci est de « satisfaire les besoins » et nous avons ici la sphère dans laquelle se déploient les définitions traditionnelles de l’économie, et du travail en tant que pratique économique […]. Or, toutes ces définitions se meuvent sur un terrain qui demeure stérile quand on veut appréhender l’essence du travail. Montrons-le brièvement. Toute théorie qui pose le « besoin » comme moteur de la pratique voit dans l’homme un simple organisme au sens biologique. Car le besoin est ainsi fait qu’il n’existe pas par l’organisme ; ce n’est pas en distinguant les besoins humains de ceux de l’animal, en soulignant le rôle directeur de la conscience, la liberté propre à l’homme, etc., qu’on détachera le besoin de ses racines organiques.

Mais on ne saurait se contenter de poser que l’homme est un organisme, quand il s’agit du mode spécifique de son insertion dans le monde, de la pratique même de son existence […]. Procéder ainsi reviendrait à poser *a priori* comme absolue une « dimension » donnée de l’homme (à supposer que celui-ci soit divisible en « dimensions ») et à faire des autres une structure simplement annexe ou dérivée : et cette dimension posée comme absolue, ce serait précisément celle des besoins et de leur satisfaction, le monde des « biens ».

Nous n’avons pas ici à nous demander si c’est à bon droit que l’économie identifie de prime abord l’homme et l’organisme (comme elle le fait, expressément ou non, en utilisant comme notion de base le besoin), ni si, au contraire, ce n’est pas tout son être que l’*homo oeconomicus* engage dans l’activité économique. Dans tous les cas, définir le *travail* à partir du besoin, c’est, *a priori*, en tronquer le sens, le réduire à une dimension déterminée, (celle des biens matériels) ; c’est se condamner à ne plus envisager les autres modes non économiques du travail que de ce point de vue. […]

Friedrich von Gottl a tenté récemment de trouver un nouveau terrain pour définir la pratique économique. […] Pour lui, l’économie n’a pas pour but premier de satisfaire des besoins, mais de « pourvoir au nécessaire ». Gottl entend ainsi enlever à la dimension économique son caractère unilatéralement absolu du « monde des biens » et permettre une réflexion qui, tout en ayant pour objet l’économie identifiée à la vie elle-même, ne perde pas de vue la totalité de l’être humain. […]

Pour le problème du travail, voici ce que cela signifie : le travail économique est, par lui-même, attelé à une tâche et subordonné à un but qui, eux-mêmes, n’ont plus *rien d’économique* (au sens de la satisfaction des besoins à l’intérieur du monde des biens). Il est attelé à la tâche qui est celle de l’existence humaine en tant que telle : se faire soi-même, obtenir durée et consistance. La signification première et dernière du travail est « de produire dans le travail » l’être de l’existence quotidienne. Il y a, à l’origine et de façon permanente, la nécessité pour l’existence de se trouver soi-même, de se retrouver pleinement au terme de son action.

Gottl dépasse donc la dimension économique et vise l’être de l’homme, le mode spécifique de sa *praxis* dans le monde. Et dans cet être-même apparaît précisément déjà le travail en tant qu’action permanente visant à se réaliser soi-même. Gottl souligne le caractère « axiomatique » de ses définitions, caractère qui se manifeste entre autres en ceci que non seulement il n’est pas possible, dans les faits, de pourvoir entièrement au nécessaire, mais que cela n’est même pas concevable. La nécessité première où se trouve l’existence humaine, et qui est, en dernier ressort, la base de la pratique économique, n’est pas la nécessité de se pourvoir en une certaine sorte de « biens », mais la nécessité de l’existence quotidienne impossible à « satisfaire », de se trouver soi-même : Gottl l’appelle « indigence vitale ». « Cette indigence vitale est première, car, si ont peut toujours imaginer la possibilité de pourvoir au nécessaire, il n’en reste pas moins toujours un nécessaire auquel il n’aura pas été pourvu. »

La théorie économique nous ramène donc sur le terrain que nous avions tenté en gros de décrire. Cette « indigence vitale » est un état de fait « ontologique » : elle est donnée par la structure même de l’être de l’homme, qui ne peut jamais se laisser aller, mais doit en permanence se « réaliser », se « faire » soi-même. La *praxis* même de l’existence quotidienne qui se médiatise par l’intelligence rend nécessaire le travail comme mode de son déploiement.

Nous avons tenté de montrer qu’aucune des théories économiques, dans la mesure où elles partent de la notion de « besoin » et de sa satisfaction dans le monde des biens, n’est capable de rendre compte du travail dans sa plénitude. Elles pourraient tout au plus expliquer le travail en tant que production et reproduction « matérielle », mais elles s’en montrent également incapables. Même si nous supposions qu’une société arrivât à couvrir totalement ses besoins en biens économiques et à s’assurer à l’avance pour une période donnée une telle situation d’abondance, le conflit dans lequel l’existence humaine est engagée contre son univers sous le nom de « travail » se poursuivrait en l’absence de tout motif et de toute contrainte économiques.

**H. Marcuse, *Culture et société*, « Les fondements philosophiques du travail »,**

**Editions de Minuit, 1933 (traduction 1970).**

*2/ Dissertation*

H. Marcuse écrit : « [Le travail] est attelé à la tâche qui est celle de l’existence humaine en tant que telle : se faire soi-même, obtenir durée et consistance. » (l. 58-59). Vous évaluerez la pertinence de cette affirmation à la lumière des œuvres de Virgile, Weil et Vinaver.

**Corrigé DS octobre 2022**

**Sujet : H. Marcuse, *Culture et société*, 1933**

**Corrigé du résumé**

**Plan du texte :**

1. **La vie humaine comme action sur le monde (l. 1-21)**
2. **L’homme est par essence différent de l’animal (l. 1-7) :**

* Alors que l’animal se laisse vivre (même quand il agit pour « construi[re] son nid » par exemple), **l’homme doit agir sur le monde** : il est toujours confronté à « [des] situation[s] » qui ne sont pas « sienne[s] ».

1. **Modalités de l’action de l’homme sur le monde (l. 7-18) :**

* Pour s’approprier ces « situation[s] » d’un monde extérieur à lui, **l’homme doit être « médiateur », c’est-à-dire qu’il doit être pour lui-même le *moyen*, le *média*, d’accès au monde**.
* La *production*, dans le vocabulaire marxiste, c’est le fait de mettre au jour un nouvel objet (une force de travail / un rapport social / etc.), et la *reproduction*, c’est le fait de garantir la survie de ce nouvel objet (force de travail / rapport social / etc.). Mais Marcuse souligne que ces mots ont un sens en dehors de la sphère marxiste (celle de la « pratique économique » matérialiste) ; **on peut parler de *production et reproduction* pour l’ensemble de la vie humaine et de son rapport au « monde »**, ce « monde » que l’homme s’approprie, qu’il transforme, qu’il envahit, etc. (voir la succession des actions l. 12-16)
* Idée annexe : ce rapport d’appropriation du monde est pour l’homme **la marque de sa liberté et de sa volonté** (l. 16-18).

1. **Définition (l. 19-21)**

* **On appelle « travail » tout ce mouvement d’action de l’homme sur le monde**.

1. **Nécessité de ne pas limiter le « travail » à la sphère économique (l. 22-50)**
2. **Certes, on pourrait penser qu’il faut réduire le travail à sa dimension matérielle (l. 23-32) :**

* **Exposé des arguments de la partie adverse** = « les définitions traditionnelles de l’économie ».
* Pour les tenants de cette théorie, la question se pose : **pourquoi ne pas considérer que l’homme travaille seulement parce qu’il doit pourvoir à ses besoins matériels (« vêtements, nourriture, etc. ») ?**

1. **Mais cette théorie doit être réfutée car l’homme ne vit pas seulement de pain[[1]](#footnote-1) (l. 33-50) :**

* **« Ces définitions se meuvent sur un terrain qui demeure stérile… »**
* Limiter le travail de l’homme à ses besoins matériels c’est le réduire à la condition **« d’organisme biologique »**.
* « MAIS » (l. 39) dire que l’homme est un « organisme », c’est évacuer **tout ce qui en lui est hors de la « dimension » matérielle**.
* Il est à noter que cette réduction de l’homme à la pure matérialité peut avoir – ou non – un intérêt du point de vue économique, mais **cette question n’intéresse pas Marcuse**. En revanche, selon lui, **on ne peut « définir le *travail* à partir du besoin » matériel** (l. 47).

1. **Aller plus loin : le travail n’est pas économique mais purement ontologique (l. 51-85)**
2. **Les travaux de FvG (l. 51-72)**

* **Il élargit le champ de l’économie au-delà de la pure matérialité** : elle ne satisfait pas des besoins (au sens de besoins en biens matériels) mais « pourvoi[t] au nécessaire » (l. 53), ce qui permet de prendre en compte « la totalité de l’être humain ».
* **Conséquence** : le « travail économique », pour Gottl, a **des objectifs qui ne sont pas économiques mais ontologiques** : « se faire soi-même, obtenir durée et consistance ».
* **Il faut noter que pour Gottl la tâche de « pourvoir au nécessaire » n’est jamais achevée**: l’homme ne peut jamais parfaitement et entièrement se parfaire, « se trouver » lui-même, car les besoins sont infinis, sur tous les plans, matériels comme existentiels.
* Dès lors, même la théorie économique en elle-même, telle que l’entend Gottl, **valide la thèse de Marcuse sur l’ontologie spécifique de l’homme dans le monde, telle qu’il l’avait exposée au début du texte** : l’homme doit sans cesse « se réaliser », « se faire » (puisque ses désirs ne sont jamais épuisés) – ce qu’est précisément le travail.

1. **Conclusion : Le travail ne peut pas être abordé sous l’angle de l’économie et de la pure matérialité (l. 78-85)**

* D’une part, **le travail n’est pas purement matériel**,
* D’autre part, le rapport de l’existence humaine au monde – qui est l’objet du travail – est toujours en mouvement et en construction, jamais achevé : **la vie humaine est indissolublement liée au travail**.

**Proposition de résumé :**

Contrairement aux animaux, les hommes ne peuvent se laisser vivre : leur vie est le résultat d’une confrontation au monde où ils agissent pour se l’approprier. Ils sont ainsi à la fois acteurs et agents de leur propre existence, comme survie matérielle mais aussi comme rapport au monde. C’ // est cette présence active de l’homme au monde que l’on peut nommer « travail ».

Pourtant, la dimension économique du travail tend à prendre le pas sur cette dimension ontologique. De fait, l’existence humaine suppose de satisfaire les besoins du corps, mais l’homme ne peut être réduit à // sa survie biologique car il n’est pas un simple assemblage de cellules. Certes, cette réduction à la matérialité peut avoir son intérêt du point de vue économique, mais le travail ne peut être cantonné à ce seul aspect.

Les travaux de Friedrich von Gottl sur les enjeux de l’économie élargissent // la réflexion en incluant ces besoins immatériels de l’homme. Dès lors, le travail devient le lieu où l’homme construit sa propre existence, sans toutefois l’achever car ses besoins matériels et immatériels sont infinis – et cette insatisfaction ontologique justifie en retour la nécessité pour l’homme de travailler // à se faire. Le travail n’est ainsi plus une donnée économique, mais une exigence profonde de la vie humaine. (219 mots)

**Corrigé de la dissertation**

**Rappel du sujet :**

« [Le travail] est attelé à la tâche qui est celle de l’existence humaine en tant que telle : se faire soi-même, obtenir durée et consistance. »

**Analyse du sujet et problématisation**

* Le terme central du sujet, qui définit le champ de la réflexion de Marcuse, est « l’existence humaine » : **il s’agit d’une réflexion à portée ontologique (qu’est-ce que l’homme ?)**. Selon Marcuse, pour l’homme, prendre sa place et assumer sa responsabilité dans le monde doit être envisagé comme **une « tâche » essentielle** (« en tant que telle »), dont les contours sont précisés par **une double expression** : « se faire soi-même », « obtenir durée et consistance ». Comme les deux expressions sont juxtaposées, le rapport entre elles est complexe à établir : il peut s’agir d’une forme de synonymie.
* **Le lexique employé est celui de l’effort** : la « tâche », le choix du verbe métaphorique « est attelé » qui renvoie au labeur des animaux de trait, le redoublement des pronoms personnels « se » et « soi-même » (forme réfléchie) qui miment la répétition du geste qui façonne, qui « fai[t] l’existence humaine ».
* **Il semble y avoir concomitance de deux efforts conjoints, celui du « travail**», comme personnifié et doté d’une volonté propre, **et celui de l’être humain** chargé de la construction de sa propre existence. Mais le rôle donné par Marcuse au travail paraît paradoxal : travailler, c’est d’abord gagner sa vie ou les moyens de sa survie, au sens le plus matériel du terme. Donner ainsi au travail une portée ontologique paraît extrêmement surprenant.
* **Comment comprendre les deux expressions « se faire soi-même » et « obtenir durée et constance » ?** La première est suffisamment imagée pour paraître simple, elle envisage « l’existence humaine » comme une construction de soi. La seconde semble développer les qualités spécifiques d’un existence humaine accomplie : « durée » et « consistance », ce sont les qualités d’un matériau, d’un monument. Dans son travail, par son travail, l’homme donnerait à sa vie la densité, la pérennité, l’épaisseur d’un mur, d’un bâtiment, d’une maçonnerie, et accomplirait ainsi la « tâche » d’une « existence humaine en tant que telle ».
* Or, **la condition première de l’homme paraît être l’éphémérité et la fragilité** : il est menacé par la mort et l’oubli, nulle « durée », nulle « consistance » ne lui sont données. « Ô vents ! Ô flots ! Ne suis-je aussi qu’un souffle, hélas ? / Hélas ! Ne suis-je aussi qu’une onde ? », interroge Victor Hugo dans le Livre V des Contemplations. **C’est là le paradoxe du sujet : comment le travail permettrait-il à l’homme de lutter contre sa finitude, contre le caractère éphémère et instable de sa condition ?**

**Plan détaillé :**

1. **Certes, l’homme doit se construire en luttant contre la fragilité intrinsèque de sa condition, et le travail est le moyen d’y parvenir.**

*Le travail constitue une sorte d’armature autour de laquelle l’homme peut se construire. Cela tient d’abord à la simple garantie de survie, à la couverture des besoins essentiels, mais cela tient aussi au fait que par le travail l’homme accède à la durabilité et à la densité.*

1. **La première des fonctions du travail, c’est de subvenir aux besoins premiers, aux nécessités ; sans cela nul homme ne peut vivre**

*Le travail procure de la « durée » en donnant aux travailleurs le moyen de subvenir à leurs besoins. Certes, ce n’est pas tout à fait « exist[er] », c’est peut-être seulement* vivre*, mais satisfaire les nécessités vitales c’est tout de même une manière d’être homme, c’est une part de « l’existence humaine ».*

**Vinaver** :

* Lubin qui gagne sa vie et subvient aux besoins de son épouse malade et de sa fille.

**Weil :**

* L’ouvrier gagne sa vie en travaillant. Certes, ce n’est jamais assez, « le désir avide d’accumuler des sous » 338 est une dure nécessité pour des ouvriers toujours menacés de famine, c’est pourquoi Weil fustige l’irrégularité des salaires, le fait que l’ouvrier ne sache jamais combien il va gagner à la fin du mois (cf 340 « paie impossible à calculer d’avance »).
* « Ces soirs-là, je sentais la joie de manger un pain qu’on a gagné » (« Lettre à Albertine Thévenon », 59

**Virgile** :

* Tout le Livre II célèbre la prospérité de l’homme au sein d’une nature pleine de vitalité, qui surabonde en fruits, moissons, boissons (cf les longues énumérations qui mettent l’eau à la bouche !). Virgile écrit : « Le laboureur fend la terre de son areau incurvé : c’est de là que découle le labeur de l’année ; c’est par là qu’il sustente sa patrie et ses petits-enfants, ses troupeaux de bœufs et ses jeunes taureaux qui l’ont bien mérité. » 103

1. **L’homme peut, dans le travail, « se faire [lui]-même »**

*Se faire soi-même, et non être fait pas les circonstances ou les autres : le travail est prise en main par l’homme de sa propre vie.*

**Weil :**

* « Lettre à Albertine Thévenon » : « J’en suis sortie bien différente de ce que j’étais quand j’y suis entrée – physiquement épuisée mais mentalement endurcie. » Le travail a apporté de la force, de la « consistance » à Simone Weil.
* « Lettre à Simone Gibert » -> SW récuse la sensation au profit du travail et de l’action : « La réalité de la vie, ce n'est pas la sensation, c'est l'activité — j'entends l'activité et dans la pensée et dans l'action. **Ceux qui vivent de sensations ne sont, matériellement et moralement, que des parasites par rapport aux hommes travailleurs et créateurs qui seuls sont des hommes**. J'ajoute' que ces derniers, qui ne recherchent pas les sensations, en reçoivent néanmoins de bien plus vives, plus profondes, moins artificielles et plus vraies que ceux qui les recherchent. » 69

**Vinaver :**

* L’entreprise Ravoire et Dehaze est en perpétuel mouvement : en témoignent **les évolutions de l’organigramme** tout au long de la pièce. Les employés arrivent, partent, mais surtout ils changent de postes, et **ces évolutions de carrière sont autant de moyens d’explorer les capacités et les facultés** diverses des employés de la société. A **Passemar** on propose « six mois de stage dans le marketing », et s’il juge lui-même l’expérience peu concluante, il retrouve cependant son ancien poste, même s’il n’est guère enthousiaste à cette idée (209-211) et envisage donc de démissionner : « il se trouvera bien une maison qui verra l’intérêt de tout ce que je peux lui apporter » 253. **Cohen** est « un cas de recyclage qui devrait être une inspiration pour tous » 243, il est « promu directeur de l’informatique » 244, et alors que peu avant il affirmait « notre temps à nous est fini » 104 on l’entend déclarer au début du 5e mouvement : « Je vous dirai que je suis plus heureux maintenant le travail est plus intéressant ». Pour d’autres comme **Alex Klein** le changement de vie semble tragique, mais l’impression générale est que les hommes peuvent « se faire [eux]-mêmes ».
* Dès lors, si l’on envisage comme antonymes de « consistance » des termes comme « vide », « ennui », il est clair que l’entreprise mouvante qu’est Ravoir et Dehaze permet la « consistance de l’existence humaine ».

**Virgile :**

* **Le vieillard de Tarente** : son jardin installé dans un « terrain abandonné » qu’il travaille avec soin et constance lui donne un statut très spécifique : « avec ces richesses, il s’égalait, dans son âme, aux rois » 152.

1. **Dans le travail, l’homme acquiert « durée » et « consistance », contrairement à la malédiction de sa condition**

*Le travail est ce qui permet de lutter contre la mort et l’oubli.*

**Weil**

* Le chapitre « Expérience de la vie ouvrière » s’ouvre sur une expérience de pensée : « L’usine pourrait combler l’âme… ». Elle détaille alors **ce « sentiment de la vie collective » que procurent l’usine, ses bruits, la matière, ce « heurt dur et en même temps conquérant de l’homme avec la matière. »** Bien sûr, elle conclut que « si c’était cela, la vie d’usine, ce serait trop beau », mais la fenêtre est entrouverte sur un travail procurant « durée et consistance ».
* Dans ce même chapitre, elle expose combien il serait simple, en fin de compte, de modifier le rapport des ouvriers à leur travail en corrigeant certains vices de l’organisation du travail : par exemple, on pourrait **montrer aux ouvriers « qu’ils fabriquent des objets qui sont appelés par les besoins sociaux, et qu’ils ont un droit limité, mais réel, à en être fiers. »** 346 🡪 le travail donne à l’ouvrier la « consistance » d’une place établie dans la société.
* D’ailleurs **la méthode de Weil** est celle de la **confrontation au réel**, et donc au travail, pour donner de la « consistance » à sa pensée. Cf « Lettre à Albertine Thévenon » : « se heurte[r] durement, douloureusement, mais quand même joyeusement à la vraie vie » (57). Voir aussi la « Lettre à Simone Gibert », son élève : « J’ai le sentiment, surtout, de **m’être échappée d’un monde d’abstractions et de me trouver parmi des hommes réels** – bons ou mauvais, mais d’une bonté ou d’une méchanceté véritable. » 68
* On peut même aller plus loin en notant la place spécifique attribuée à l’ouvrier dans « Condition première d’un travail non servile » 434 : « Si **la vocation de l’homme** est d’atteindre la joie pure à travers la souffrance, **ils sont placés mieux que tous les autres pour l’accomplir de la manière la plus réelle**. »

**Vinaver :**

* Cohen, une des figures de la judéité dans l’œuvre, **garante de l’Histoire** (voir entretien avec Gérard Garutti, *Cahier du TNP* dans les docs complémentaires) (lui connaît les racines d’Alex Klein, l’histoire de sa famille emportée dans l’Histoire 164-167), qui **s’insère avec souplesse dans la modernité** en devenant informaticien.
* **La figure du dramaturge incarnée par Passemar**: « sinon j’en arrive à la fin de ma pièce » 253.
* Benoît qui devient **« un héros de l’industrie française »** 224, qui a « pu montrer que l’action et la réussite dans ce pays sont possibles » 224. Donc « les choses vont bien et même très bien » pour **l’entreprise, grand corps vivant, qui accède à la « durée »**.

**Virgile :**

* **L’œuvre d’art qui accède à l’éternité**. Cf cours.
* C’est dans le travail que les paysans tirent le mieux partie de leur science, de leurs qualités d’observation (cf *mètis* ou *epimeleia* dans le texte de Vernant donné en khôlle). Ils observent et apprennent à dominer la nature, mieux, ils la rendent plus forte et l’améliorent (cf « Au travail donc, ô cultivateurs ! apprenez les procédés de culture propres à chaque espèce ; adoucissez, en les cultivant, les fruits sauvages. » 75). **Leur travail est une confrontation avec la nature dont ils sortent grandis.**
* D’ailleurs **le poète établit un parallèle entre la gloire qu’il s’acquiert, et la gloire qui va être celle des paysans** dans leur contribution à la construction d’un sens commun, d’un sol commun, d’une **patrie commune à tous les Romains après les guerres civiles**. Voir le parallèle fait aussi entre le sage vainqueur de la peur de la mort, et le paysan qui est en lien avec les dieux champêtres : « Heureux qui a pu connaître les causes des choses et qui a mis sous ses pieds toutes les craintes, et l’inexorable destin, et le bruit de l’avare Achéron ! Mais fortuné aussi celui qui connaît les dieux champêtres, et Pan, et le vieux Silvain, et les Nymphes sœurs ! » 102.
* Voir aussi **le tableau de la vie paysanne à la fin du Livre II**, qui donne la **grandeur de Rome** (« ainsi Rome devint la merveille du monde et seule dans son enceinte renferma sept collines » 104) et qui évoque même **l’âge d’or**, « telle fut la vie que menait sur les terres Saturne d’or » 105 -> l’âge d’or, ce n’est pas l’absence de travail, c’est l’absence de guerre (« on n’avait point alors entendu encore souffler dans les clairons, [2,540] ni sur les dures enclumes crépiter les épées » 105.

1. **Pourtant, le travail ne permet ni « durée », ni « consistance » : l’homme y « [dé]fait » sa propre « existence ».**
2. **Délitement de la personne : le travail animalise, le travail peut tuer (au moins intérieurement)**

*Il y a, à l’intérieur même du travail et comme consubstantiel à lui, un potentiel de destruction de l’existence ou même de l’essence humaine.*

**Virgile**:

* **Les abeilles (Livre IV) : leur vie de travail est-elle une vie** ? Il n’y a aucune personnalité, aucune individualité en dehors de celle qui leur est assignée par leur fonction. Certes, elles produisent du « miel embaumé [qui] exhale l’odeur de thym », mais le modèle de vie que leur assigne Virgile ne peut être accepté comme pleinement positif.
* D’ailleurs, et c’est assez étonnant, **leur qualité première est « qu’elles ne se laissent pas aller à l’accouplement, elles n’énervent pas languissamment leur corps au service de Vénus**. » 156. Ce refus de la relation amoureuse apparaît d’ailleurs dès le Livre III, puisqu’il faut « écarter Vénus et les aiguillons de l’amour aveugle » 122-123 des animaux que l’on veut faire travailler, **alors même que la grande fresque des pages 124-127 peint un univers entier se livrant avec passions aux plaisir amoureux**. Le travail serait-il alors contre nature ?

**Chez Vinaver :**

* L’évolution de l’organigramme de Ravoire et Dehaze (cf doc *Cahier du TNP*) montre une profonde instabilité des postes, chacun est sans arrêt menacé de devoir changer de métier – et **tout changement de métier suppose un changement d’être**. Lubin le dit bien : il ne peut pas devenir magasinier, « je suis né vendeur il me faut la route le contact avec la clientèle le goût de la victoire » (219)
* Alex qui descend dans la « fosse à merde » (cf cours).

**Weil :**

* « Il y a dans le travail des mains et en général dans le travail d'exécution, qui est le travail proprement dit, **un élément irréductible de servitude que même une parfaite équité sociale n’effacerait pas**. C’est le fait qu’il est gouverné par la **nécessité**, non par la **finalité**. » (418-419) Pour Weil (dans une perspective proche de celle des Grecs et d’Aristote) la survie n’est pas la vie, elle n’en a pas la dignité ; or le travail peut transformer l’homme en être totalement gouverné par la nécessité de la survie, ce qui lui ôte toute liberté et donc toute humanité : il devient **un esclave, qui dans le sens grec est le contraire d’un homme**.
* **C’est ce que SW nomme « malheur » dans « Expérience de la vie d’usine** ». Selon elle, « ceux qui peuplent les usines […] ne sont pas des hommes libres. » 330
* Elle développe cet anéantissement de la dignité humaine des ouvriers : « le fait qu'on n'est pas chez soi à l'usine, qu'on n'y a pas droit de cité, qu'on y est un étranger admis comme simple intermédiaire entre les machines et les pièces usinées, **ce fait vient atteindre le corps et l'âme** **; sous cette atteinte, la chair et la pensée se rétractent**. Comme si quelqu'un répétait à l'oreille de minute en minute, sans qu'on puisse rien répondre : **« Tu n'es rien ici. Tu ne comptes pas**. Tu es là pour plier, tout subir et te taire. » Une telle répétition est presque irrésistible. On en arrive à admettre, au plus profond de soi, qu'on compte pour rien. Tous les ouvriers d'usine ou presque, et même les plus indépendants d'allure, ont quelque chose de presque imperceptible dans les mouvements, dans le regard, et surtout au pli des lèvres, qui exprime qu'on les a contraints de **se compter pour rien**. » 331
* Elle propose une comparaison éclairante entre le statut de la chose et celui de l’homme : « Les pièces circulent avec leurs fiches, l'indication du nom, de la forme, de la matière première ; on pourrait presque croire que ce sont elles qui sont les personnes, et les ouvriers qui sont des pièces interchangeables. […] **Les choses jouent le rôle des hommes, les hommes jouent le rôle des choses ; c'est la racine du mal**. » 336 Dès lors il n’y a plus pour l’ouvrier aucun « éclair de pensée, d’immobilité et d’équilibre » alors que ces instants sont « naturel[s] à l’homme. » 337
* L’ouvrier est alors dépourvu de « durée » et de « consistance : « L'ouvrier ne sait pas ce qu'il produit, et par suite il n'a pas le sentiment d'avoir produit, mais de s'être épuisé à vide. Il dépense à l'usine, parfois jusqu'à l'extrême limite, ce qu'il a de meilleur en lui, sa faculté de penser, de sentir, de se mouvoir ; il les dépense, puisqu'il en est vidé quand il sort ; et pourtant il n'a rien mis de lui-même dans son travail, ni pensée, ni sentiment, ni même, sinon dans une faible mesure, mouvements déterminés par lui, ordonnés par lui en vue d'une fin. **Sa vie même sort de lui sans laisser aucune marque autour de lui**. » 340
* Ainsi la « condition **malheureuse** » des ouvriers « parmi les hommes crée **une zone de silence où les être humains se trouvent enfermés comme dans une île** » 342. Pour l’ouvrier, il y a « **les douleurs permanentes de la pensée clouée** » 343, la condition ouvrière est enfermée dans le « malheur » de ne pouvoir être pleinement homme.
* L’ouvrier est sans cesse menacé de voir son âme et son corps se dissocier, il aimerait même que cela se produise pour ne pas penser.
* La femme chez Simone Weil qui est heureuse de voir son mari mort

1. **Délitement de la maîtrise sur le temps et les choses**

**Vinaver :**

* **Mme Bachevski** est licenciée, elle perd sa raison de vivre, cf ses activités et l’hémiplégie deux mois après son départ.
* Il faut lire avec un peu de distance la scène où les employés français de Ravoire et Dehaze outrepassent les leçons de brain-storming de Jack et Jenny pour envisager de mettre de petites phrases sur le **papier-toilette** pour **constituer « une encyclopédie sans début ni fin »** 202. Le savoir est entièrement détaché de la « durée » pour devenir un produit jetable – et dans les égouts.
* Pages 162-163 : **Jack et Jenny mettent sur un pied d’égalité les aspirations au sacré des hommes** (« L’homme a besoin d’objets dans lesquels il projette ses désirs et ses peurs dans le temps il allait les trouver dans la nature la lune le serpent un rocher […] les fétiches nègres […] Jéhovah les anges […] Allah ») **et les « autres compagnons de la vie quotidienne » avec lesquels on peut « s’essuyer le derrière »**.

**Virgile :**

* Les paysans observent le ciel, mais la tempête emporte tout : soumission aux forces des choses qui menacent la « durée » et la « consistance » des hommes.

**Weil :**

* Weil ne cesse de souligner **le caractère inhumain du temps de l’usine**.
* Extrait d’une copie : « Les ouvriers sont sous les ordres du patron, ils ne peuvent pas réfléchir à leur travail, se former eux-mêmes. De plus ils sont soumis à la volonté des chefs et ne savent pas s’ils vont s’engager dans la « durée » dans ce qu’ils entreprennent : ils peuvent se faire renvoyer ».
* 348 « **Notre pensée est faite pour dominer le temps, et […] cette vocation doit être préservée intacte en tout être humain**. La succession absolument uniforme en même temps que variée et continuellement surprenante des jours, des mois, des saisons et des années convient exactement à notre peine et à notre grandeur. Tout ce qui parmi les choses humaines est à quelque degré beau et bon reproduit à quelque degré ce mélange d'uniformité et de variété ; tout ce qui en diffère est mauvais et dégradant. Le travail du paysan obéit par nécessité à ce rythme du monde ; le travail de l'ouvrier, par sa nature même, en est dans une large mesure indépendant, mais il pourrait l'imiter. **C'est le contraire qui se produit dans les usines**. L'uniformité et la variété s'y mélangent aussi, mais ce mélange est l'opposé de celui que procurent le soleil et les astres ; le soleil et les astres emplissent d'avance le temps de cadres faits d'une variété limitée et ordonnée en retours réguliers, cadres destinés à loger une variété infinie d'événements absolument imprévisibles et partiellement privés d'ordre ; au contraire l'avenir de celui qui travaille dans une usine est vide à cause de l'impossibilité de prévoir, et plus mort que du passé à cause de l'identité des instants qui se succèdent comme les tic-tac d'une horloge. Une uniformité qui imite les mouvements des horloges et non pas ceux des constellations, une variété qui exclut toute règle et par suite toute prévision, **cela fait un temps inhabitable à l'homme, irrespirable**. »

1. **Délitement des rapports sociaux : soumission, servitude**

*(Extrait d’une copie) « Le travailleur se soumet donc à un maître qui, possédant jusqu’à son existence même, le plonge dans une angoisse permanente. »*

**Weil :**

* A la fin du chapitre « Expérience de la vie d’usine », SW montre que **« les principaux obstacles » qui empêchent un exercice sain du travail sont « dans les âmes »** 350, et elle nomme « la peur et le mépris » : « amertume presque inguérissable » des ouvriers plein de « peur » et d’une « méfiance maladive » ; « mépris » d’autre part, chez certains patrons qui « ont du mal aussi à admettre qu'il y ait chez les ouvriers certaines parties supérieures de l'âme. »
* On peut noter d’ailleurs que la relation faite par SW de la conversation entre deux patrons souligne ce délitement du tissu social : « ‘Le patron est l'être le plus détesté. Détesté de tout le monde. Et c'est lui pourtant qui fait vivre tout le monde. Comme c'est étrange, cette injustice. Oui, détesté de tous. — Autrefois, au moins, il y avait des égards. Je me souviens, dans ma jeunesse... — C'est fini, ça. — Oui, même là où la maîtrise est bonne... — Oh! les salopards ont fait tout ce qu'il fallait pour nous amener là. *Mais ils le paieront*.’ **Cette dernière parole sur un ton de haine concentrée**. Sans vouloir être alarmiste, **de pareilles conversations, il faut le reconnaître, ne peuvent avoir lieu que dans une atmosphère qui n'est pas celle de la paix civile**. » 293

**Virgile :**

* La figure du « dur laboureur » 174 : « Telle, sous l'ombre d'un peuplier, la plaintive Philomèle **gémit sur la perte de ses petits, qu'un dur laboureur aux aguets a arrachés de leur nid, alors qu'ils n'avaient point encore de plumes**, elle passe la nuit à pleurer, et, posée sur une branche, elle recommence son chant lamentable, et de ses plaintes douloureuses emplit au loin l'espace. » Voir cette même figure 86 : « Telle encore cette terre, d’où le laboureur irrité a fait disparaître une forêt, abattant des bocages longtemps inutiles et arrachant jusqu’au bout de leurs racines les antiques demeures des oiseaux : eux ont abandonné leurs nids pour fuir dans les airs, mais la plaine inculte a brillé sous le soc de la charrue. » -> **Fracture entre le travailleur et la nature qu’il détruit**.

**Vinaver**

* **Les rapports humains paraissent toujours pervertis** : c’est ce que souligne Lubin lorsqu’il parle des nouveaux cadres de l’entreprise : « le bâtard s’est entouré d’une bande de fumiers qui tueraient leur propre mère si ça pouvait servir leur carrière » 218 ; voir aussi les couples qui se défont (Jack renonce à Jenny comme si rien ne les avait jamais unis (« Tu me la fauches Ben tu te la tapes bon et moi maintenant mais ça fait rien un grand kiss Jenny » 246) – mais Jenny et Benoit n’ont pas même le temps de se marier (215)
* Le monde de *Par-dessus bord* est **un monde en guerreS** : guerres intra-familiales, guerres entre les entreprises, guerre des Ases et des Vanes.

1. **Dès lors, le travail doit être considéré comme une réalité mouvante, toujours à construire : c’est « le travail » qu’il faut « faire », dans un effort permanent d’en circonscrire les contours, pour l’inscrire dans la « durée » et la « consistance »**

*Comme vu plus haut, Weil oppose le travail gouverné par la « nécessité » au travail gouverné par la « finalité ». En s’appuyant sur les analyses d’Arendt qui envisagent aussi cette « finalité » du travail pour en déterminer la dignité, on pourrait élargir le champ de la définition du travail et tracer des contours nouveaux pour qu’il soit pleinement au service de « l’existence humaine » (voir PWP Arendt).*

1. **Le travail comporte en lui-même un certain nombre de dynamiques internes qui le rendent apte à donner à l’homme « durée et consistance »**

**Vinaver :**

* L’entreprise Ravoire et Dehaze elle-même : **l’immobilisme et le conservatisme stériles meurent avec Fernand Dehaze**, le patron paternaliste mais assez atroce (Cf les scènes avec le modèle nu, cf le discours lors de la première fête d’entreprise où il revendique que son entreprise soit « une grande famille » alors que le dialogue immédiatement précédent prépare un adultère), et vive la mobilité ! L’entreprise se réinvente : en étant vendue elle ne vend pas son âme, car Ralph Young aime que ses entreprises se fassent concurrence entre elles : « Ravoire et Dehaze sur le plan opérationnel continuerait de façon autonome » 223. Apport d’argent frais, de sang frais. Cf **« les Ases et les Vanes font la paix une paix surprenante aussi harmonieuse que la guerre a été implacable là où aucun compromis ne paraissaiot possible d’un seul coup c’est l’entente et même davantage »** 254.

**Weil :**

* La philosophe recherche à analyser la condition ouvrière d’un point de vue collectif, puisqu’il s’agit d’une **expérience universelle**.
* Cf **le patient dialogue** avec les patrons, le temps qu’elle prend pour avoir des interlocuteurs. **La forme de l’œuvre elle-même est un appel au dialogue** : des Lettres qui attendent une réponse du destinataire, des articles de journaux, un « Appel aux ouvriers de Rosières ». SW croit en la valeur du dialogue avec d’autres pour progresser.
* Elle croit aussi en **une approche internationalisée du problème du travail**, comme le montre l’ébauche d’article intitulé « La condition ouvrière » (389), où elle déplore que la condition ouvrière soit si différente d’un pays à l’autre, et qu’aucun corps constitué (patronat, syndicats, Etats) n’adopte une démarche collective pour obtenir le « nivellement par le haut » qu’elle appelle de ses vœux (396).

**Virgile**

* La solidarité entre paysans et avec les animaux.

1. **Mais il faut inclure dans le travail d’autres buts, d’autres finalités…**

*Quand le travail produit un objet durable, l’homme connaît « durée et consistance ». Il faut donc réintégrer dans le champ du travail ce qui n’est pas la pure subsistance.*

**Weil**

* Dans « Condition première d’un travail non servile », Weil constate le caractère inévitable du **travail qui « tourne en rond »** 420 (c’est « le malheur essentiel à la condition même des travailleurs » 421).
* Dès lors **elle demande que l’on réintroduise la notion de « finalité » 420, de « fins »**, en guise de « compensations » 421 au « vide » et au « poids » de l’existence du travailleur 423 🡪 elle élimine les « fins » qui sont des leurres (l’ambition pour ses enfants, les « plaisirs faciles et violents » du dimanche, la révolution, l’argent) au profit de **la seule finalité acceptable à ses yeux : « une lumière d’éternité, […] la beauté »** 423.
* En effet, comme le travailleur est par essence enfermé dans l’instant présent, il est par essence lié à la beauté qui est également enfermée dans l’instant présent (en regardant un beau « ciel étoilé », on ne désire que cet instant de contemplation, rien d’autre 423) – et la source de cette beauté est « Dieu ».
* **Pour atteindre à cette source, il faut ce que Weil nomme des « intermédiaires »**, qui ne peuvent être ni des images pieuses ni des prières, mais bien **une « transformation » de « la matière, les instruments, les gestes de leur travail »** 425. Dès lors, toutes les composantes du travail (paysan, ouvrier, intellectuel) deviennent **des « symboles » qui permettent d’accéder à « Dieu »** : « **Le point d'unité du travail intellectuel et du travail manuel, c'est la contemplation, qui n'est pas un travail**. Dans aucune société celui qui manie une machine ne peut exercer la même espèce d'attention que celui qui résout un problème. Mais **l'un et l'autre peuvent, également s'ils le désirent et s'ils ont une méthode, en exerçant chacun l'espèce d'attention qui constitue son lot propre dans la société, favoriser l'apparition et le développement d'une autre attention située au-dessus de toute obligation sociale, et qui constitue un lien direct avec Dieu** » 431.
* Dans ce **mouvement de sublimation** disparaît l’aliénation du travail : « Une certaine subordination et une certaine uniformité sont des souffrances inscrites dans l'essence même du travail et **inséparables de la vocation surnaturelle qui y correspond**. Elles ne dégradent pas. » 432
* **Alors Weil liste les modalités pratiques indispensables pour permettre cette sublimation du travail et la naissance de « l’attention » dans le travailleur** : sécurité matérielle, petites structures de travail, autorité minimale, et surtout **refus de la taylorisation**. Il faut que « toute la société [soit] constituée d’abord de telle manière que le travail ne tire pas vers le bas ceux qui l’exécutent. » 434
* **Le travailleur accède alors à « la plénitude » que les artistes connaissent dans leur art**.

**Virgile**

* « Sans doute aussi un temps viendra-t-il que, dans ces contrées, le laboureur, en remuant la terre avec l'airain courbé, trouvera des javelots rongés d'une rouille lépreuse ou, de ses herses pesantes, qu'il heurtera des casques vides » -> **la guerre ne dure pas, contrairement au labourage et au travail qui reprennent possession de la terre**.

**Vinaver**

* **Jiji qui refuse de « dormir »** : « Non être sur le ventre sucer une paille ou bien me balancer » 80, mais qui est une créatrice et une artiste dans l’art éphémère qu’elle crée à Molitor avec Claes Oldenburg.

1. **… et l’exercer avec d’autres modalités**

**Weil :**

* Puisque le travail est une donnée incontournable de l’existence humaine, toute l’œuvre est orientée vers **l’émergence de nouvelles conditions de travail, de nouvelles modalités,** en plus des nouvelles finalités définies ci-dessus.
* Ces nouvelles modalités sont de deux ordres :
* D’une part, **une appréciation différenciée de la notion de « nécessité »** : tous les produits du travail ne sont pas égaux, le « blé » est *fondamentalement* nécessaire alors que « la production de guerre » est *fondamentalement* inutile (392). Evidemment, SW est consciente du simplisme d’une telle dichotomie, mais elle invite à évaluer, pour chaque produit du travail, **« combien de sueur et de larmes les hommes ajoutent à la malédiction originelle »** (392). Le développement sur l’automobile (392-393) donne lieu à une véritable envolée lyrique lorsque SW imagine qu’on en diminue la production à l’échelle mondiale : « Des milliers, des milliers et des milliers d'ouvriers pourraient enfin respirer, jouir du soleil, se mouvoir au rythme de la respiration, faire d'autres gestes que ceux imposés par des ordres ; tous ces hommes, qui mourront, connaîtraient de la vie, avant de mourir, autre chose que la hâte vertigineuse et monotone des heures de travail, l'accablement des repos trop brefs, la misère insondable des jours de chômage et des années de vieillesse. »
* D’autre part, **de multiples conseils à tous ses interlocuteurs**, en particulier les patrons à qui leur position hiérarchique permet d’agir, sur la question des **cadences**, de la gestion des **rapports hiérarchiques**, etc. *La Condition ouvrière* comme manuel de bonnes pratiques. Voir par ex 344 : « S'il y a un remède possible, il est d'un autre ordre et plus difficile à concevoir. Il exige un effort d'invention. Il faut changer la nature des stimulants du travail, diminuer ou abolir les causes de dégoût, transformer le rapport de chaque ouvrier avec le fonctionnement de l'ensemble de l'usine, le rapport de l'ouvrier avec la machine, et la manière dont le temps s'écoule dans le travail. »

**Virgile**

* **L’agriculteur maître de l’ensemble de son activité**, il n’est pas dépendant de qqn qui possèderait sa terre.

1. J’emprunte l’expression à l’*Evangile* de Matthieu, 4. [↑](#footnote-ref-1)